REVUE ARCHEOLOGIQUE DE PICARDIE

N° spécial 17/1999 - 390 Frs
60 €uros

Actes du colloque international d'archéologie aérienne

AMIENS, 15 - 18 octobre 1992

Hommage à Roger AGACHE

pour 35 ans de prospections aériennes dans le Nord de la France

Jimy Glibert 99.

LES DEUX REGARDS OU MÉTAPHORE DE L'ARCHÉOLOGIE AÉRIENNE

Gérard CHOUQUER *

Résumé

Grâce aux travaux de Roger Agache et de Paul Klee, cette métaphore illustre la double dimension du regard aérien.

Abstract

The double dimension of aerial vision metaphorically evidenced thanks to the work of Roger Agache and Paul Klee.

Zusammenfassung

Dank der Arbeiten von Roger Agache und Paul Klee wird hier, bildlich gesprochen, eine zweifache Dimension des Blicks aus der Luft vorgelegt.

Le ciel picard était balayé de vents froids. Le petit avion de club subissait vaillamment les turbulences et Roger Agache, insensible aux caprices de cette météo un peu fantasque, m'expliquait, avec sa passion coutumière, les mystères du sol.

Nous venions de survoler un puissant barrage d'*oppidum*, encore inscrit dans la topographie sous la forme d'une levée de terre herbeuse et buissonneuse. Désormais, sous les yeux, ce n'était que grands champs, ceux du monotone plateau picard…

« — Là, tenez, me dit-il, de grands enclos.
— Ah ! des fermes indigènes ?
— Sans doute, ou des enclos à bétail. »

Nous approchions. Sur la terre fraîchement labourée et sur laquelle il venait de pleuvoir, se dessinaient les contours de deux grands enclos liés entre eux par les lacis de quelques limites ou chemins. Le plus grand présentait un plan complexe, avec ses partitions internes, sa double enveloppe, ses semis de taches indiquant des fosses ou des silos comblés. À l'intérieur et le long d'un des côtés de l'enclos, une grosse tache de terre brune, encore gorgée d'eau, pâteuse et diffuse, attirait l'œil. Je commençai à prendre de nombreux clichés.

Roger Agache souriait. Il m'avoua connaître déjà le site. Il fit placer l'avion de façon tangente et commencer un grand virage enveloppant. Incliné à plus de 40°, l'avion à aile haute se prêtait admirablement à l'observation et à la prise de vue.

Soudain, au milieu de la tache brune, je vis émerger les lignes blanchâtres d'une construction. Sous un certain angle, différent de celui de notre arrivée, le plan d'une construction se dessinait avec suffisamment de netteté pour qu'il fût possible d'identifier une ferme romaine. Les murs, ou plutôt ce qu'il en restait (sans doute deux ou trois assises de moellons, liés par la chaux et le béton de tuileau), apparaissaient de façon fantomatique, comme doublement brisés par la charrue qui écrêtait les fondations et en remontait les débris à la surface, et qui, en raison des passages de sens alterné, donnait au dessin une allure sans cesse crénelée. La tache brune s'estompait un peu sous ce nouvel angle et le plan de la ferme attirait désormais le regard.

* Directeur de recherches au CNRS, équipe Archéologie et territoires
3 place Anatole France
F - 37000 TOURS

« — Vous avez remarqué, me dit Roger Agache, comme le site a évolué devant nous. Au début nous n'apercevions que la ferme indigène, ses fossés comblés, et la large tache sombre et humide soulignant l'emplacement de l'habitat. Sous ce nouvel angle, en revanche, on voit les murs de fondation d'une petite *villa* romaine.
— C'est donc une de ces fermes indigènes romanisées…
— Oui, la Picardie en compte de nombreux exemples. Et il n'est pas rare que les caprices de la météo et de la lumière me permettent de les voir ainsi sous ce double aspect.
— Mais la tache sombre, de quoi provient-elle ?
— De la décomposition des lits de brique insérés dans les murs. L'argile, aujourd'hui fragmentée, pulvérisée et répandue sur le site par les labours, retient l'eau après les pluies et signale le site.
— Où sommes-nous ?
— Le gisement s'appelle Behen, je crois… oui, c'est cela, Behen. »

Il le disait presque négligemment, comme si le temps de la localisation et de l'enregistrement n'était pas encore venu, et qu'il fallait surtout profiter du plaisir de la vision aérienne.

« — Et pendant combien de temps verra-t-on le site ?
— On verra les fossés chaque fois que le sol, après les pluies, commencera à ressuyer. Leur remplissage, plus organique, garde longtemps l'humidité. Mais les traces des fondations de la ferme romaine, elles, disparaîtront bientôt, dès que la herse aura éparpillé les moellons. »

J'étais enthousiasmé. Je découvrais le fugace dans toute sa richesse. Je partageais avec un de mes maîtres, et avec le pilote qui ce jour là nous dirigeait, la sensation du regard fécond et unique. Seules nos photographies témoigneraient de ce que nous avions vu, de cet instant fugitif qui nous avait permis d'entrer de plain pied avec l'histoire de ce petit coin de Picardie rurale. Mais j'étais plus émerveillé, encore, de la richesse des informations que nous avions sous les yeux : le plan composite de l'enclos témoignait de plusieurs phases de construction et la présence de la *villa* romaine prouvait une évolution intéressante, celle d'une famille de petits notables gaulois anonymes ayant traversé la conquête et ses heurts, et s'étant adapté aux modes nouvelles de bâtir.

Nous poursuivîmes la prospection. Aux sites déjà connus de mon illustre professeur d'un jour, succédaient des sites inédits qu'il photographiait avec un plaisir qu'il ne songeait même pas à cacher. Je l'imitais. J'étais frappé de la richesse de l'occupation du sol aux époques lointaines. On ne connaissait rien ou presque de la Picardie rurale aux époques protohistorique et romaine avant ses recherches et voilà que sous mes yeux je retrouvais les vues de ces milliers de sites que Roger Agache avait patiemment accrochées et publiées dans des albums magnifiques. Une révolution scientifique paisible, imagée, plaisante à l'extrême.

* * *

L'histoire sur le vif. Un grand livre aux pages de champs, aux signets de limites bocagères ou de grandes rivières calmes. Et partout, cette multitude d'enclos de toutes tailles, de toutes formes, de toutes fonctions. Des enclos pour circonscrire les tombes, des parcs pour le bétail, des enclos pour délimiter les fermes avec, sur nombre de sites, jusqu'à trois ou quatre phases successives de reconstruction ou d'agrandissement des limites. Des enclos pour fortifier, depuis les grands *oppida* de l'indépendance gauloise (ou de la guérilla gauloise devrait-on dire) jusqu'aux fortifications médiévales.

J'étais frappé de cette perpétuelle tendance de l'homme à marquer son espace, petit ou grand, au moyen de fossés délimitatifs, souvent réguliers, curvilignes ou quadrangulaires. Roger Agache m'expliqua le système des deux enclos des fermes picardes, le premier entourant la ferme et délimitant le jardin potager, le second, le plus enveloppant, destiné à parquer les animaux domestiques. Entre les deux le fossé, infranchissable pour les animaux. De la protohistoire à nos jours, le système n'avait pas varié. Des fermes contemporaines étaient construites sur ce modèle.

La Picardie indigène s'offrait à la contemplation, dans les infinies nuances de ses formes, le chatoiement des couleurs de ses sols, la diversité de ses paysages. Les images étaient belles, profuses, d'une incomparable force évocatrice. Et Roger Agache avait le regard de l'artiste, au-delà des limites de la technique.

Mais j'avais pris, ce jour-là, l'histoire en flagrant délit de confusion. Car pour être grandiose et merveilleusement imagé, le grand livre de l'histoire picarde s'avérait incroyablement désordonné. Il fallait tout le savoir historique des observateurs pour sans cesse remettre en ordre les éléments enregistrés. Ce grand enclos circulaire double ou triple pouvait bien avoir quelques siècles de différence avec celui-ci, simplement carré. Mais dans l'esprit du public qui, un jour, lirait les images dans un livre, la différence serait-elle vraiment sensible ? Et ne serait-on pas tenté, par exemple, de raisonner sur les plans de *villae* romaines, répandus à foison sur les labours hivernaux, comme si tous ces édifices étaient exactement contemporains ? Les historiens eux-mêmes allaient peut-être tomber dans le piège, puisqu'on ne pourrait pas, à l'évidence, tout fouiller.

Ce qui achevait de me troubler, c'était, en outre, cette rupture que je ressentais en permanence. Involontairement, mon professeur ne cessait d'étaler sous mes yeux les preuves d'une déchirure qui avait gravement endommagé le beau livre. Presque partout, en effet, il fallait abstraire, oublier le paysage actuel, car la plupart des sites révélés ne montraient que discordance, rupture et indifférence par rapport aux formes actuelles. Roger Agache m'expliqua que cela était dû aux remembrements, sans doute plus vigoureux ici que partout ailleurs, qui avaient définitivement oblitéré les formes précédentes du paysage et avaient donc effacé les termes d'une histoire millénaire. On avait gommé du sol l'alliance des siècles qui aurait dû faire surgir les gisements dans un environnement complice. Même les mottes féodales, pourtant les moins anciens des vestiges rencontrés, gisaient stupidement dans un paysage qui n'était plus taillé pour elles. Je restai sur cette insatisfaction qui n'appelait aucun commentaire, sinon des regrets.

* * *

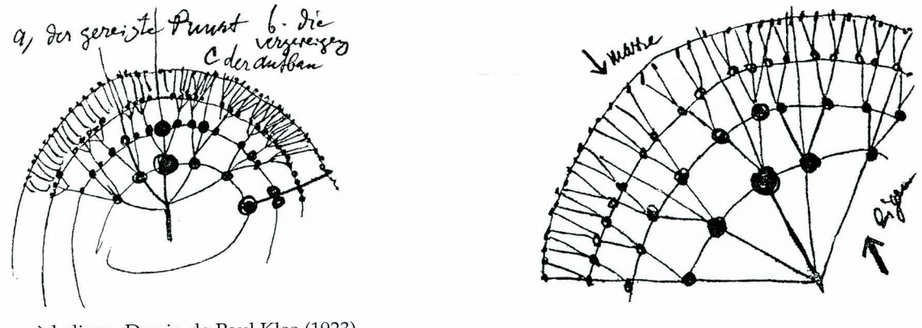
Ce fut quelques années après ce vol mémorable. Les circonstances m'en sont encore très largement inconnues et je ne peux démêler, malgré le temps qui a passé, le vrai d'avec l'irréel. Ai-je été le jouet d'une hallucination, ai-je tout simplement rêvé… ? Mais peut-on rêver de façon aussi précise ? Quel trouble ! Je ne sais et je renonce à comprendre ce qui m'est arrivé.

Le fait est que dans l'avion qui me conduisait en prospection, au-dessus des plaines de Saône, mon passager occasionnel ne m'était pas inconnu. Un certain air germanique, un regard lourd et dense, une carrure des plus trapues, et surtout, cette longue blouse d'atelier qu'il portait, tout me permit de reconnaître Paul Klee.

Nous n'avions pas encore décollé. Par-dessus mon épaule, il regardait les documents que j'avais en main, une carte au 1/25 000 et une photographie aérienne verticale à la même échelle de la même région. Je les comparais, je les observais tour à tour, et je cherchais sur le cliché vertical, grâce aux plus infimes colorations du sol, la trace d'éventuels sites archéologiques notés d'un symbole sur ma carte.

« — Avez-vous vu, me dit-il, comme la photographie aérienne dilue la perception ? Comment voulez-vous retrouver, au milieu de cette mosaïque de champs variant sur toute la gamme des gris, les lignes maîtresses du paysage. Sur la carte, en revanche, quelle hiérarchie : les villages, les routes, les chemins, les sentiers d'exploitation, chacun dessiné avec un signe approprié, de plus en plus faible, selon son importance. Ah ! les cartographes sont d'immenses et bien méconnus professeurs. Voyez-vous, la photographie c'est la masse, la structure, la trame ; la carte, c'est la ligne, la composition. »

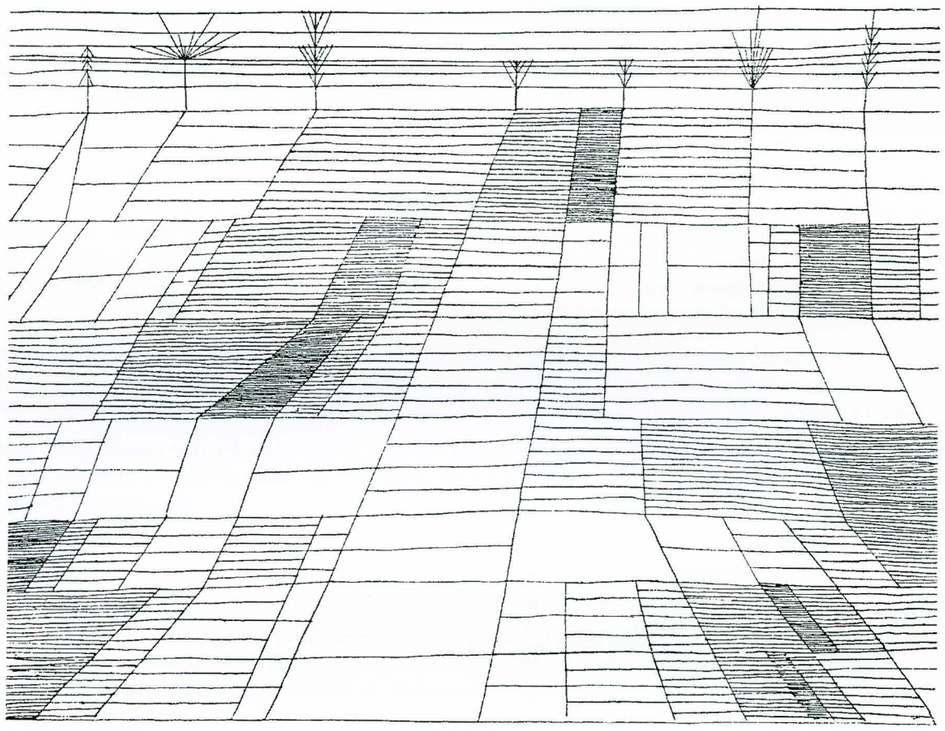
Il me fit passer par-dessus l'épaule deux petits schémas qu'il venait de griffonner à mon intention. C'étaient deux arborescences qui montraient comment on passe de la ligne à la masse par le jeu des excita-



De la masse à la ligne. Dessin de Paul Klee (1923).

tions renouvelées de la forme. J'étais brutalement saisi d'une évidence que je n'avais jamais su correctement formuler. Confusément, je devinais que je ne devais pas être au bout de mes surprises.

Quelques instants après, nous survolions l'Oscheret, région chère à mon œil, unique puisque j'en connaissais les moindres secrets, mais aussi dont le nom désuet et anachronique en cette fin de XXe siècle avait des grâces de vieux comté carolingien. Sous nos yeux, la plaine ordonnait ses champs et ses chemins. Je cherchais l'inattendu, le site fugacement révélé, l'apparition magique de quelque édifice romain et je me promettais d'éblouir mon passager. Lui, le peintre, l'artiste, saurait deviner dans cette vision passagère, la dimension cachée de l'histoire du sol, la beauté des couleurs, l'originalité des formes. La chance me sourit et peu de temps après, dans une convergence de champs aux céréales mûrissantes, une *villa* romaine avait creusé les épis et se dessinait en négatif. Les blés n'avaient pas autant poussé à l'aplomb des fondations que leurs voisins et le plan du bâtiment était comme buriné dans la moisson, auréolé de couleurs tendres.



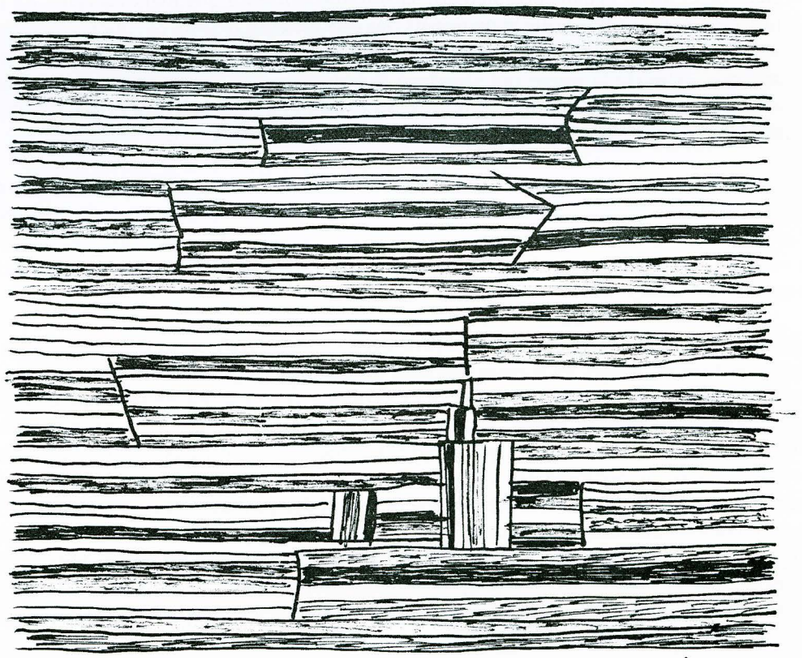
Jeunes arbres dans un champ dégagé (Paul Klee, 1929)

Paul Klee jeta à peine un coup d'œil. La révélation l'intéressait, mais pas au point de lui faire oublier le nouveau croquis qu'il établissait. Il me le tendit.

> « — Je l'appellerai "Jeunes arbres dans un champ dégagé", je crois, en souvenir de cette plaine nue et si ordonnée. Quel paysage caricatural. »

Il me montrait les champs, encore points trop gigantesques par endroit, alignés, parallèles, tous semblables, malgré leur différence de couleur. Il les désignait d'un nom qui me fit sourire : "dividus".

> « — "Dividus" ? Les champs, des "dividus" ?
> — Oui, « dividus », c'est-à-dire ce qui est fondé sur le nombre, l'incalculable, que ce soit par les lignes qui dessinent les champs, ou par le clair-obscur de leur coloration, sans cesse changeante.
> — Et qu'est-ce donc, alors, qu'un "individu" ?
> — C'est une rupture de l'effet structurant de la trame. C'est l'anomalie, l'irruption de la forme dans ce qui est sans forme. Tenez, regardez. »



Libre adaptation de Paul Klee : endroit près du canal, 1929.

Sur le bloc, il avait tracé quelques dizaines de lignes parallèles, toutes semblables. D'un geste assuré, il ajouta un petit trait courbe venant briser cette ordonnance, puis quelques autres simplement perpendiculaires. La trame de ces lignes parallèles devenait eau et les rares traits discordants suggéraient des bateaux se croisant en tous sens. Point n'était besoin qu'il les eût complètement dessinés.

Au bout de quelques instants d'observation du paysage, il fixa une forme. Nous étions au centre d'une agglomération romaine, disparue, arasée, à laquelle avaient succédé des champs. Selon les années, les cultures livraient, avec parcimonie, des indices des fondations des bâtiments disparus et je reconstituai patiemment le puzzle de ce plan déchiqueté. Je lui expliquai mon travail.

Mais il avait déjà remarqué une curieuse forme radio-concentrique en totale discordance avec l'ordonnance du reste des champs.

> « —Voilà un individu qui devrait vous apporter quelque chose.
> — Ah ?
> — Puisque nous sommes au centre d'une ville romaine, cela ne peut être fortuit.
> — Mais…
> — Ne cherchez pas la forme, mais la fonction. »

Mon esprit, fouetté par cette remarque, vit brusquement surgir le plan des traces de la ville repérées les années précédentes. Dans ma tête, soudain, les idées se pressaient… Comme n'avais-je pas pensé, en effet, à faire le lien entre la forme sur laquelle on attirait mon attention, et ce quartier de la ville romaine, de plan radio-concentrique qui m'avait tant intrigué lors de sa découverte, il y a quelques années ? L'évidence était pourtant là. Cette forme, cet individu en discordance avec le reste des champs, ne pouvait être que la « déforme » d'un puissant monument circulaire ou semi-circulaire, un péribole de temple ou peut-être un théâtre antique. La forme était bien l'irruption de l'individuel dans la trame monotone des lignes dividuelles, mais avec un effet incroyable ici, puisque c'est à travers les siècles que ce phénomène jouait. Et en cherchant la « fonction », c'est-à-dire à replacer cette forme dans son contexte antique, seul capable de l'éclairer, l'interprétation devenait possible.

«— Vous voyez, ajouta mon passager, c'est probablement à travers l'histoire de ce paysage que se réalise la synthèse entre le niveau dividuel et le niveau individuel, que se crée la forme. On pourrait le dire autrement, en opposant et en articulant un niveau statique, celui de la trame qui structure le paysage, cette toile de fond que la vue aérienne ne cesse de montrer, et un niveau dynamique, qui crée des rythmes par la sélection de certaines lignes, et des compositions par l'irruption des individus. »

Peu de temps après, au détour d'un virage, comme une preuve éclatante de cette façon de lire les paysages, un alignement remarquable de chemins, limites parcellaires, buissons, rues de villages, traversant le parcellaire actuel avec une certaine indifférence, trahissait, sous nos yeux, le parcours d'une voie ancienne oubliée. La voie avait complètement disparu, mais la ligne persistait, idéale tension entre deux points eux-mêmes devenus évanescents.

L'idée me paraissait à ce point fertile, que j'entrevoyais des conséquences imprévues. Et si l'on se mettait à examiner les formes, toutes les formes inscrites dans les plans parcellaires anciens et actuels, combien de formes archéologiques découvrirait-on ? C'était vertigineux. À côté d'une archéologie matérielle, fortement ancrée dans la fouille, le site, la glaise, et fondant son discours sur les témoins matériels des activités anciennes, une archéologie immatérielle, qui serait plus une analyse du paysage et de ses formes, pourrait ainsi se développer. Une archéologie qui verrait potentiellement dans les formes des paysages actuels une épaisseur sémantique que le mode de fonctionnement actuel des paysages, à courte vue, leur refuse obstinément. Et j'entrevoyais les domaines qui bénéficieraient d'une telle approche : la recherche des voies et des parcellaires, au premier plan, pour tenter de reconstituer la carte des paysages du passé, une carte qui ne soit pas, comme le sont tant de nos cartes archéologiques actuelles, la projection de quelques signes symboliques sur un fond de carte contemporain, mais une carte des formes anciennes, montrant les articulations entre les habitats, les voies, les parcellaires, les différentes ressources naturelles.

Mais n'irais-je pas, avec cette démarche, vers une archéologie de l'impalpable, trop dangereusement magique, qui croirait pouvoir montrer plus qu'il n'y a vraiment ? Ne risquait-on pas de se retrouver à la limite du pays fertile. Car on ne pourrait pas tout fouiller pour contrôler. On ne pourrait pas établir de règle mécanique qui permettrait de passer de l'intuition à la certitude. Ferait-on ouvrir le sol sur de telles prémisses, engagerait-on des crédits, oserait-on arrêter de grands travaux d'aménagement pour fouiller sur de tels indices. Le risque était immense, à la mesure de cette idée novatrice.

J'avais dû réfléchir à haute voix car, aussitôt, il se pencha vers moi et me dit :

« — L'art, ai-je un jour expliqué à mes étudiants du *Bauhaus*, n'est pas une reproduction du visible, mais il rend visible. C'est ce qui vous attend avec les formes des paysages.

— C'est une nouvelle archéologie que vous suggérez ainsi, dont vous tracez à la fois les immenses possibilités et les limites. Et vous me faites comprendre que le regard de "l'archéologue aérien" semble, dans ces conditions, bien étroit, avec ses révélations spectaculaires pour le profane, mais qui ne concernent jamais que des collections de sites ponctuels coupés de leur contexte.

— J'ai dit aussi à mes étudiants que pour obtenir plus de précision, il fallait s'appauvrir. C'est ce qui se passe avec cette technique de recherche. Elle produit de somptueuses images, vous m'en avez montré, mais ignore la forme globale qui les contient. Ces images sont un peu comme les fouilles archéologiques, de brusques coups de projecteurs, mais en fait de grands trous dans la mémoire des formes. »

Pour moi, tout était dit.

J'ignore comment se termina ce vol, car ma mémoire refuse toujours de me le dire. Mais je suis encore tout étourdi de cette brutale irruption, celle d'un peintre dans une recherche où on l'attendait si peu. L'étude des formes serait ainsi la dimension nouvelle d'une recherche qui s'intéresserait autant à l'environnement des gisements qu'aux gisements eux-mêmes. Mais les formes rendraient visible sans être, toujours et partout, la simple reproduction du visible. Paul Klee avait su, d'une phrase, indiquer la voie magnifique de cette recherche et en poser les limites.

Je sais, depuis ces jours exceptionnels, qu'il me faut sans cesse cultiver les deux regards. Je sais aussi que Roger Agache est un grand artiste et que Paul Klee est un grand archéologue.

(Dammartin 1992)